

Irène Leblanc

Je m'appelle Fatima Bouzy, j'ai 25 ans, je suis diplômée aide familiale et je travaille à la maison de repos et de soins *Mélodie* depuis cinq ans.

Je suis très perturbée par ce qui est arrivé à Madame Leblanc. Je ne comprends absolument pas ce qui s'est passé. Enfin... Il se pourrait bien que j'y sois pour quelque chose. C'est en tout cas ce que tout le monde semble penser ! Mes collègues, Milène évidemment, les infirmières, les médecins, la directrice... et, à présent, vous, Monsieur le Commissaire... Pardon ? Vous dites que vous ne voulez pas... Vous pouvez répéter ? « Présumer de rien... » C'est-à-dire ? Vous attendez ma « version »... Heu... Que je vous raconte simplement ce que j'ai vécu ? Oui, bien sûr que je peux, Monsieur le Commissaire.

Ce qui est certain, c'est que je n'avais aucune mauvaise intention ! Au contraire... J'aime mes petits vieux ! Tout le monde vous le dira, même Milène, qui n'est pas vraiment une amie. C'est plus fort que moi... Quand je vois ces gens qui ont été actifs, qui ont fondé une famille, parfois une entreprise, qui ont joué un rôle dans la société, qui étaient « quelqu'un »... Ils pouvaient me traiter de haut tant que la vieillesse ne les avait pas rattrapés, diminués... Maintenant, c'est Fatima qui leur lave le derrière : ils dépendent de moi pour leurs besoins... Je m'excuse ! Ça n'a rien à voir avec « L'affaire Leblanc », comme vous l'appellez, Monsieur le Commissaire. C'est pour vous dire que je me soucie d'eux, moi ! C'est comme s'ils faisaient partie de ma famille, d'autant que la plupart ne voient jamais leurs enfants, ou plutôt une fois l'an..., pour les étrennes. D'ailleurs, mes petits vieux veulent me donner des bijoux, des napperons, des foulards... Je refuse ! Je suis payée pour mon travail, non ? Et le reste, qui vient tout droit de mon cœur..., c'est cadeau !

Attention qu'ils ont chacun leur personnalité, leur caractère..., même quand ils sont un peu « à l'ouest ». Faut pas se fier aux apparences : ils sont tous différents.

Irène Leblanc, je ne la connaissais pas encore très bien. Elle était entrée chez nous il y a à peine une semaine. Ses quatre enfants étaient venus l'installer, et puis pft ! on ne les avait plus vus. Sûrement qu'ils avaient « beaucoup d'activités, d'obligations, en plus de nos petits-enfants à garder » : ils se plaignent tous de ça quand ils reviennent... *étrenner* — c'est le mot que j'utilise pour dire... Vous avez compris ? Ce que j'en pense ? Qu'au fond, Monsieur le Commissaire, toutes ces familles sont gênées — par rapport à nous qui y travaillons — d'avoir placé leur vieille ou leur vieux dans un... « mouroir », car, pour eux, une « maison de repos et de soins », en réalité, c'est juste ça !

Pas pour moi. En plus, à *Mérodie*, on a vraiment un projet de vie. C'est comme ça qu'on a commandé une fresque au club du Pinceau de Saint-sur-Cieux. Vous l'avez vue ? Elle couvre tout un pan du mur du restaurant-réfectoire... C'est moi qui joins les deux noms : ça paraît plus juste, non ? C'est joli ce qu'ont fait les peintres, c'est coloré ! Même si ce n'est pas la réalité vraie : ils ont dessiné des fleurs, des animaux, des objets ressemblants, mais qui flottent dans l'espace... Ça apporte de la fantaisie, de la joie, de la vie...

Alors, qu'on ne me parle pas de « mourir » ! Mais je me mets dans la tête de la petite vieille, du petit vieux qui débarque dans une maison de repos et de soins, parce que « tu n'as pas le choix », lui ont dit les siens, les voisins ou les services sociaux. C'est terrible ! Comme le gosse qui part pour la première fois en colonie, n'y connaît personne et va devoir se plier aux règles... Ici, c'est une colonie à vie, et les gosses avec leurs belles frimousses, ce sont des vieillards tout ridés et cassés de partout ! Moralement, c'est très dur ! Alors, la consigne est de surveiller de près la nouvelle ou le nouveau les quinze premiers jours, pour qu'ils n'essaient pas de s'enfuir ou ne se laissent pas mourir... *Mérodie* tient à sa réputation ! Moi, je fais ça naturellement. Pardon ? Par « empathie »... Je sais pas... « En accord avec la personne qui souffre ? » Oui ! c'est tout à fait ça, Monsieur le Commissaire.

Irène Leblanc geignait dans son sommeil. La même phrase revenait en boucle : « Laisser la porte ouverte... Il faut laisser la porte ouverte... Laisser la porte ouverte... » De quelle porte parlait-elle ? Je lui ai posé la question le troisième jour, après sa sieste. Elle m'a regardée, sincèrement étonnée : « J'ai dit ça ? » Je lui ai demandé si c'était celle de sa maison, où elle aurait aimé... Elle m'a coupée, d'une voix tranchante : « Je n'ai PLUS de maison. » « Ou alors celle de *Mérodie* ? » ai-je quand même continué. Il faut, en effet, pour sortir d'ici entrer un code qu'elle ignorait encore, qu'on ne lui donnerait pas avant un mois, quand on serait certains de son « intégration ». Elle m'a alors regardée de haut !

Je me le suis tenu pour dit. Madame avait son caractère ! C'était une bonne chose... pour elle. Elle s'en sortirait. Oui, j'ai pensé ça, Monsieur le Commissaire ! Seulement pour moi, c'était « moralement »... Et puis, le cinquième jour, le samedi soir, j'étais seule de garde au premier étage, je suis passée lui demander si elle comptait aller à la messe le lendemain matin, et j'ai été surprise : elle n'était pas dans sa chambre ! Elle ne se déplaçait pas en fauteuil roulant, mais très, très lentement, et quelqu'un devait nécessairement l'accompagner pour transporter son appareil à oxygène. Alors, j'ai réalisé que Milène avait oublié de la remonter après le repas du soir. Ça paraît impensable, mais nous sommes débordés, Monsieur le Commissaire ! Entre les repas, les toilettes, les soins, les activités diverses, les coups de sonnette... Je suis descendue en catastrophe. Il n'y avait plus qu'Irène Leblanc dans le

réfectoire-restaurant déserté, aux tables débarrassées, nettoyées, devant la fresque aux couleurs vives, à laquelle ses yeux semblaient rivés, dans laquelle ils semblaient l'avoir entraînée...

« Madame Leblanc ! » Elle a semblé revenir dans la réalité, elle m'a regardée, puis ses yeux se sont reportés sur la peinture où une ombre va pousser une porte fermée, à hauteur des yeux des convives, au seuil d'un jardin « plus beau que nature », disait le journal, plein de roses, de bleuets, de lys..., après quoi, elle s'est tournée vers le coin où l'on range la table à dessiner, avec tout le matériel, pour l'activité du mercredi.

C'est à ce moment-là que « Laisser la porte ouverte » a glissé de sa tête dans la mienne. Irène Leblanc n'a pas eu besoin de la prononcer, cette phrase, et ça ne m'a pas trop étonnée. Ça m'arrive souvent avec mes petits vieux avec qui « le courant passe », comme on dit. Surtout quand ils répètent souvent la même, c'est vrai... Mais jamais en rêvant, comme Irène Leblanc — que je comprenais enfin ! Je n'ai pas hésité : « Je vais vous ramener dans votre chambre ! Et je m'en occupe... »

Oui, je l'ai fait ! Monsieur le Commissaire... Si ça pouvait la tranquilliser, lui permettre de dormir sereinement, je vois pas qui ça allait déranger... J'aurais pas touché à un tableau dans un musée, bien sûr, mais là... J'étais sûre que les peintres du Pinceau auraient été d'accord. Je suis directement redescendue de sa chambre tracer, avec un gros pinceau, trois lignes noires qui laissaient la porte donnant sur le jardin à jamais ouverte. Il devait être autour de vingt heures.

Le lendemain matin, Irène Leblanc avait disparu. Et le mystère est total. Elle n'a rien emporté. Et elle n'aurait pas pu quitter *Mélodie*, puisqu'elle ne connaissait pas le code ouvrant les portes. Seulement, dans le réfectoire-restaurant, quand Milène a voulu poser la vaisselle du petit déjeuner sur sa table, elle y a trouvé un lys blanc...

Pardon, Monsieur le Commissaire ? Vous avez vu la fresque ? Et... non ! c'est impossible... par qui ? comment ? « La porte était *refermée*... », dites-vous ! Mais alors, Irène Leblanc...

Pascale DECHAMPS